

VARIATIONS CORPORELLES

L'anorexie au prisme des sociologies du corps

Muriel Darmon

GREUPP | « Adolescence »

2006/2 n° 56 | pages 437 à 452

ISSN 0751-7696

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-adolescence-2006-2-page-437.htm>

!Pour citer cet article :

Muriel Darmon, « Variations corporelles. L'anorexie au prisme des sociologies du corps », *Adolescence* 2006/2 (n° 56), p. 437-452.

DOI 10.3917/ado.056.0437

Distribution électronique Cairn.info pour GREUPP.

© GREUPP. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

VARIATIONS CORPORELLES. L'ANOREXIE AU PRISME DES SOCIOLOGIES DU CORPS

MURIEL DARMON

De tous les regards disciplinaires convoqués pour expliquer, comprendre ou rendre compte des troubles des conduites alimentaires, celui de la sociologie est peut-être le moins évident, en tout cas celui qui semble ne pouvoir apporter que le supplément d'âme fourni par la confrontation de la pathologie au contexte social « normal ». En faisant appel à une sociologue lors de ce cycle de conférences¹, les organisateurs ont fait le pari que la discipline qu'elle représente pouvait faire davantage, et notamment qu'elle pouvait montrer en quoi des *représentations sociales du corps* étaient en jeu dans l'anorexie. C'est en effet dans cette perspective que s'inscrit ma recherche et l'approche sociologique de l'anorexie qu'elle élabore dans le but de donner à voir ce que peuvent apporter cette voix et ce regard disciplinaires inhabituels sur cet objet, sans qu'il soit pour autant question de supplanter, remettre en cause ni même de critiquer les autres points de vue, tant théoriques que cliniques, sur l'anorexie (Darmon, 2003).

À cette entrée dans l'objet par le corps, qui avait la préférence des organisateurs, s'ajoute, pour définir mon fil directeur, la propension sociologique à toujours considérer les phénomènes du point de vue des aspects selon lesquels ils varient. La sociologie étant une science de la variation, c'est sous l'angle des « variations corporelles » et à travers ce prisme particulier que l'on peut aborder la question des représentations sociales des corps dans nos sociétés et opérer une sorte de « mise en résonance » de ces représentations avec les pratiques et les représentations anorexiques.

1. Séminaire théorico-clinique de psychopathologie de l'adolescent et du jeune adulte, sous la responsabilité de François Ladame et Sandra Lopez, Hôpital Universitaire de Genève, département de psychiatrie, Belle-Idée, 19 janvier 2005, Genève.

Ces variations corporelles s'organisent plus précisément autour de deux grands principes. Au sens macro-sociologique tout d'abord, la variation corporelle est par exemple celle de la diversité des corps entre époques de l'histoire, entre classes sociales, entre hommes et femmes. Il ne saurait en effet exister, pour le sociologue, de représentation ou d'image (au singulier) du corps, tant les « usages du corps » sont divers et clivants, cette pluralité voire ce foisonnement n'étant anarchiques en aucune manière et révélant au contraire les structures sociales qui les engendrent. En laissant de côté les aspects plus anthropologiques, qui permettraient de mettre en rapport la « culture » corporelle de nos sociétés (par différence avec celle d'autres sociétés où l'anorexie n'existe pas comme telle) avec les troubles des conduites alimentaires, ce premier niveau d'examen des variations corporelles m'amène donc à risquer des réponses aux questions posées par certaines récurrences épidémiologiques de recrutement de l'anorexie² : « pourquoi maintenant ? », « pourquoi certaines classes sociales plutôt que d'autres ? », « pourquoi des filles ? », « pourquoi des adolescentes ? ».

À ce premier sens des « variations corporelles » s'en ajoute un deuxième. Au niveau micro-sociologique en effet, c'est-à-dire à l'échelle de l'individu, la variation corporelle désigne la modification corporelle qui intervient au cours du temps sur un même corps. On peut faire l'hypothèse, avec les sociologues du corps, que nous sommes à un moment charnière en ce qui concerne cette question de la transformation et de la modification individuelles des corps. Nos sociétés ne cessent en effet de les prôner et de les ériger en usages légitimes et valorisés du corps : elles promeuvent un corps qu'il s'agit de « produire » individuellement et de transformer. Or, à nouveau, ces représentations de la modification corporelle, ainsi que leurs variations selon les sexes, les classes ou les âges – les deux sens des « variations corporelles » se

2. Les débats actuels sur l'épidémiologie des troubles des conduites alimentaires sont légion, et l'expérience clinique est par exemple souvent invoquée pour remettre en cause les récurrences traditionnellement relevées par l'épidémiologie : une pathologie en majorité féminine, adolescente, et touchant les classes moyennes et supérieures. Sans pouvoir ici rentrer dans le détail de ces débats, qui engagent également des questions de perception et de typification diagnostiques, on se contentera de noter que ces récurrences ne semblent toujours pas avoir été réfutées par de nouvelles enquêtes épidémiologiques – du moins dans le cas de l'anorexie.

conjuguant ici – peuvent apporter un éclairage tout à fait spécifique pour comprendre ce qui se passe pendant ce que j'appelle « la carrière anorexique », et qui est, entre autres choses, une carrière de la modification corporelle.

LES STRUCTURES SOCIALES DE LA DIVERSITÉ DES CORPS

L'examen des variations corporelles – dans le premier sens – révèle la diversité de ce qu'on pourrait appeler les « régimes » corporels, c'est-à-dire les manières différentes d'occuper et de s'occuper de son corps, de le déformer ou de le conformer à des normes diverses.

Histoire du poids et poids de l'histoire

De ce point de vue, c'est sans doute la variation historique qui est la plus évidente, et une période s'avère particulièrement intéressante : celle de la seconde moitié du XIX^e siècle, qui est à la fois la période d'apparition du diagnostic d'anorexie³ et une période de remous voire de modifications importantes dans les représentations et les usages du corps. On peut en effet faire l'hypothèse que bien des éléments constitutifs du régime corporel qui est le nôtre se mettent en place à cette époque. On y assiste notamment à une redistribution des cartes du maigre, qui assigne des connotations sociales nouvelles aux pratiques alimentaires et aux conformations corporelles qu'elles entraînent. La minceur, voire la maigreur féminines sont ainsi érigées en signe de prestige et de statut social et disqualifient dans un même mouvement les corps épais ou gros, renvoyés à la vulgarité.

C'est tout d'abord une mode, romantique au sens précis du terme, celui du courant artistique et littéraire européen, qui peut attirer notre attention. Teint blafard et air languide rompent avec les canons de beauté antérieurs : « Les dernières luronnes qu'avait produites l'Empire, gaillardes et massives tétonnières, fortes sur le propos et l'embonpoint, se

3. La « datation » de l'anorexie suscite des débats âpres entre historiens, ainsi qu'entre historiens et médecins. Je me réfère ici au relatif consensus existant chez les historiens pour dater des années 1870 les débuts du diagnostic médical d'anorexie. Voir

dépêchèrent alors de souffrir, de boire du vinaigre, de manger des citrons, de jeûner, de veiller, de se dévorer en passions tragiques pour revêtir enfin l'aspect livide d'un cadavre »⁴. La danse (avec l'invention de la technique des « pointes » et l'évocation de *La Sylphide*) ou la littérature (qui célèbre sous des noms divers une même « Dame aux camélias » tuberculeuse et exsangue)⁵ assignent un idéal que diverses techniques sont censées rendre accessible : boire du vinaigre et de l'eau, ou mordiller des feuilles de roses et des fruits acides⁶...

Il ne faut pas y voir seulement un épiphénomène ou une mode éphémère. De manière plus souterraine, structurelle et durable, c'est l'espace social des corps qui se modifie entre le XVIII^e et le XIX^e siècle. Si les manières de table et les aliments sont depuis longtemps une pierre de touche du statut social, c'est à cette époque non plus l'abondance, mais bien la modération qui devient signe de raffinement, de prestige et de distinction. Selon un dicton anglais, « une (vraie...) dame (*a lady*) ne devrait jamais être vue en train de manger », et l'injonction est particulièrement ferme en direction des jeunes filles des classes aisées qui souhaitent préserver toutes leurs chances sur le marché matrimonial. D'où des subterfuges visant à satisfaire hors du regard d'autrui ce besoin devenu vulgaire, comme on le voit dans cette scène fameuse d'*Autant en emporte le vent* où la nourrice de Scarlett la force à manger avant une garden-party pour qu'elle n'y succombe pas à l'attrait de la nourriture, ce que le corset qu'elle lui lace en même temps rend de toute façon impossible.

Une même combinaison des enjeux de classe et de genre s'observe si l'on se penche non plus sur l'alimentation mais sur le corps lui-même et les jugements qui sont portés sur lui. La minceur, voire la maigreur du corps féminin deviennent le signe d'un statut social auparavant porté par les attributs opposés. Selon un sociologue de la fin du XIX^e siècle, T. Veblen, l'idéal féminin des classes aisées des sociétés industrielles qu'il observe est une « femme maladivement délicate, diaphane et dangereusement mince »⁷, dont le corps manifeste qu'il n'est en rien un outil de labeur ou de travail

4. Perrot, 1984, pp. 143-144.

5. Knibiehler, 1991, T. 4, p. 353.

6. Perrot, 1984, p. 187.

manuel et souligne de ce fait la puissance financière d'un « maître et possesseur » pouvant l'entretenir dans cette oisiveté : le mari.

Ce nouveau corps légitime voue aux gémonies de la disgrâce le corps féminin gros et gras, celui des femmes des classes laborieuses et populaires. Au cours du XIX^e siècle, l'embonpoint en vient même à caractériser un sous-groupe encore plus méprisé : un discours récurrent dénonce la corpulence des prostituées (« résultat d'un poids supérieur à celui des femmes honnêtes », de leur « gourmandise » et de leur « voracité ») et leurs « grosses cuisses », stigmates de leur métier et de leur appartenance aux classes les plus viles de la société⁸.

Ce nouveau régime corporel, ainsi que la redistribution des attributs de l'excellence et de la vulgarité féminines qu'il entraîne, dessinent donc une configuration qui entretient bien des éléments communs avec celle que nous connaissons aujourd'hui, au point que l'on peut dire que nous avons hérité de cet espace social des corps féminins. Est-ce un hasard si cette reconfiguration est contemporaine de l'émergence du diagnostic moderne d'anorexie ? On m'accordera qu'on ne peut réduire à une coïncidence le fait que l'anorexie mentale ait commencé à être diagnostiquée chez des jeunes filles de la bonne bourgeoisie au moment même où la minceur devient valorisée en haut de l'espace social et le corps gros constitué comme repoussoir et signe de vulgarité.

Classement des corps et corps de classes

La topologie sociale particulière dans laquelle s'inscrivent ces évolutions historiques du corps livre déjà un deuxième principe de diversité corporelle : celui, transversal, qui distribue les corps selon l'origine ou la classe sociales de leur propriétaire.

Aux sceptiques de l'action de la société sur les corps, ou aux passionnés de l'explication biologique exclusive, il est en effet toujours possible au sociologue de répondre par une preuve à la fois éclatante et tragique de la façon dont la société modèle des corps de classe jusque dans les questions de vie et de mort. Là où un philosophe comme Rousseau voyait dans les inégalités corporelles (de « santé », de « forces du corps »)

8. Corbin, 1978, pp. 21-24, p. 442.

un fait de nature à l'écart des inégalités sociales, l'épidémiologie et la sociologie nous rappellent constamment aujourd'hui que la première des inégalités sociales est l'inégalité devant la mort : « Si certains ont plus de risques de développer certaines affections ou une probabilité plus élevée de mourir jeunes, ce n'est pas seulement le fruit du hasard ou de l'hérédité, mais bien également le résultat d'une production par la société [...]. Les inégalités de santé, concrètement mesurées par les taux de morbidité et de mortalité, la fréquence des handicaps moteurs ou des troubles mentaux, l'espérance et la qualité de vie sont *aussi* des inégalités sociales »⁹.

En ce qui concerne l'anorexie, l'inégalité sociale traditionnelle des troubles mentaux se renverse puisque le recrutement des anorexiques se fait préférentiellement au sein des classes moyennes et supérieures. Or, il est possible de rendre compte sociologiquement de cette tendance du recrutement en analysant les rapports différents qu'entretiennent les membres des diverses classes sociales avec leur corps, qui révèlent à l'examen des affinités ou des antagonismes plus ou moins marqués par rapport aux pratiques et représentations anorexiques du corps.

On peut tout d'abord opposer un corps perçu comme « force », chez les classes populaires, au corps comme « forme » des classes supérieures. Cette distinction a notamment été élaborée par P. Bourdieu à partir de la réinscription des pratiques alimentaires dans des visions sociales du corps différentes : « Dans un cas (le goût populaire) la nourriture est revendiquée dans sa vérité de substance nourrissante, qui tient au corps et qui donne de la force (ce qui incline à privilégier les nourritures lourdes, grasses et fortes, dont le paradigme est le porc, gras et salé, antithèse du poisson, maigre, léger et fade) ; dans l'autre cas, la priorité donnée à la forme (du corps par exemple) et aux formes porte à reléguer au second plan la recherche de la force et le souci de la substance et à reconnaître la vraie liberté dans l'ascèse élective d'une règle à soi-même prescrite »¹⁰.

À un corps choyé, écouté et mis en scène comme porteur d'une identité et d'un message aux autres, dépositaire du « souci de soi » dont parle M. Foucault, s'oppose donc un corps vécu sur le mode de la ressource physique dont la fonction est avant tout de « tenir » bon. Le

9. Leclerc, Fassin, Grandjean, Kaminski, Lang, 2000, p. 14.

10. Bourdieu, 1979, p. 221.

sociologue des classes populaires O. Schwartz parle ainsi d'un « grand réservoir dans lequel on puise sans compter pour venir à bout de la vie quotidienne ; on mise sur les forces qu'il contient, non sur ses chances de valorisation spéculaire »¹¹. À l'opposé des schémas corporels du corps comme forme, l'usage populaire du corps peut en venir à exclure des restrictions alimentaires qui, même conseillées médicalement, ne sont vues que comme des privations illégitimes et insupportables : « Bien des femmes à qui un régime est conseillé se refusent à le suivre, parce que la nourriture est un droit acquis, une victoire sur la frustration, dont le renoncement est mal supporté »¹². De plus, ces restrictions sont autant de menaces qui mettent en danger une ressource corporelle qui est parfois la seule à garantir la conservation du statut social : « (Pour les ouvriers) manger le mieux ou le moins mal possible est une obligation, presque un devoir ; se priver serait s'exposer directement à toute une série de défaillances et de sanctions à la fois physiques et sociales [...]. Le langage populaire ne cesse de rappeler qu'il faut manger pour " tenir le coup ", " tenir le choc ", " garder le moral ", bref qu'il faut manger sous peine de se sous-prolétarianiser »¹³.

C'est jusqu'aux sensations somatiques elles-mêmes que cette logique de classe pénètre, comme le soutient L. Boltanski dans un article devenu un classique de la sociologie du corps : « Les sensations qui suivent l'absorption d'un repas riche en féculents et en graisses paraissent faire l'objet d'une attribution très différente selon la classe sociale, la part des individus qui les sélectionnent et les attribuent à la classe des sensations morbides – sensation de " lourdeur ", de " mal au cœur ", de " nausées ", " d'assoupissement ", et " d'encombrement ", etc. – plutôt qu'à celle des sensations euphoriques de la réplétion digestive – sensations d'être " calé ", d'être " rempli ", de " reprendre des forces ", etc. – croissant régulièrement quand on passe des classes populaires aux classes supérieures »¹⁴.

Enfin, ces divers usages populaires du corps s'inscrivent dans un « fatalisme corporel », qui n'est qu'une des dimensions d'un fatalisme

11. Schwartz, 1990, p. 477.

12. *Ibid.*, p. 479.

13. Grignon, Grignon, 1980, p. 548.

14. Boltanski, 1971, p. 211.

plus général que la sociologie des classes populaires a pu mettre en évidence, et qui s'oppose à un ethos du contrôle du destin corporel et social chez les classes moyennes et supérieures, où le corps est vécu comme malléable, modifiable, transformable, à la hauteur de la ferme prise que l'individu peut avoir sur lui.

Le schéma corporel des classes moyennes et supérieures dessiné, à la fois en positif et en négatif, par ces quelques éléments, n'entre-t-il pas, dès lors, en résonance trop forte avec les pratiques et les représentations anorexiques pour qu'on ne puisse y voir que l'effet du hasard ? Qu'on songe seulement au corps comme forme, en quelque sorte dispensé de la basse obligation de « tenir le coup » par la conviction inébranlable que tel sera le cas quelles que soient les restrictions qui lui sont imposées, au corps construit et présenté aux autres comme dépositaire d'une identité et pierre de touche d'une excellence sociale qui constitue en repoussoir absolu et « vulgaire » le « laisser-aller » populaire, au corps qui marque l'« élection » de sa propriétaire par la rigueur de l'ascétisme qui l'a produit, au corps qui manifeste de manière aiguë un ethos du contrôle sur le destin corporel et social et un refus corrélatif du « hasard », au corps travaillé par des pratiques alimentaires et sportives qui sont, très précisément, celles des classes moyennes et supérieures... De plus, la carrière anorexique ne peut-elle pas être lue comme une progressive mise à distance des usages populaires du corps, comme on le voit dans la manière dont les anorexiques se forgent peu à peu, par un travail de prise en goût effectué directement « sur » les sensations somatiques, un principe de perception des sensations digestives et corporelles qui est tendanciellement celui des classes supérieures décrit ci-dessus par L. Boltanski¹⁵ ?

Le corps des jeunes filles

Mais les anorexiques ne se définissent pas seulement par une appartenance de classe, et pour compléter ce répertoire des variations corporelles il faut relever brièvement certains traits des corps adolescents et féminins qui peuvent s'avérer pertinents.

15. Sur les hypothèses résumées dans ce paragraphe, voir Darmon, 2003, chapitre 5 (pp. 140-173) et chapitre 8 (pp. 249-297).

En premier lieu, le genre : de manière provocatrice, on pourrait dire que si grandes que soient les différences biologiques entre hommes et femmes, elles ne sont rien au regard de celles que la société construit et institue entre les corps et les rapports féminins et masculins au corps. Faute de pouvoir ici détailler ces différences et la manière dont elles sont susceptibles de produire le *sex ratio* si caractéristique des troubles des conduites alimentaires, on peut se concentrer sur une donnée centrale, qui montre comment s'articulent les rapports au corps de classe et de genre. La corpulence corporelle est en effet une dimension qui est plus clivante (en termes de clivage de classe) pour les femmes que pour les hommes : alors que pour les hommes, l'éventail du poids selon leur milieu social paraît assez resserré (2,8 kilos), les femmes déclarent des poids plus différenciés selon leur milieu (à âge et taille comparables, 5,6 kilos séparent le poids le plus faible, celui des femmes cadres et professions intellectuelles supérieures, du poids le plus élevé, celui des femmes de milieu ouvrier). Le poids est donc un marqueur social plus clivant pour les femmes que pour les hommes – c'est d'abord et surtout la taille qui oppose hommes cadres et hommes ouvriers¹⁶. Ainsi, une perte de poids représente pour une femme la version corporelle d'une ascension sociale, alors que ce n'est pas le cas pour un homme. Inversement, cela signifie également que les hommes n'ont que peu de moyens de travailler et de produire leur propre version corporelle de l'ascension sociale – les moyens d'agir sur le poids n'ayant pas d'équivalent en ce qui concerne la taille, les talons ne modifiant pas le corps, par exemple, de la même manière que le régime peut le faire. Ce qui est différenciateur socialement sans être guère travaillable pour les hommes est donc différenciateur de manière modifiable pour les femmes. D'une manière générale, le corps féminin est d'ailleurs socialement défini et imposé comme moins fini, moins achevé que le corps masculin, comme devant être constamment travaillé avant d'être présenté aux autres¹⁷. Plus que les hommes, les femmes sont dans l'obligation et le devoir de « produire » et « reproduire » leur propre corps pour en faire un objet acceptable aux yeux d'autrui. Cette norme féminine de transformation corporelle est enfin

16. Bodier, 1995, pp. 3-4.

17. MacSween, 1993, chapitre 6.

d'autant plus efficace qu'elle est inatteignable : bien des études de langue anglaise le mettent en évidence. L'une d'entre elles porte sur les cassettes vidéo de *fitness* « à domicile » et montre comment elles ne définissent pas de la même manière les objectifs masculins et féminins : les uns peuvent « retrouver le corps de leurs vingt ans » ; les autres sont enjointes de créer « le corps qu'elles n'ont jamais eu ». Devant la poursuite anorexique sans terme de la perte de poids et de la maigreur, et le *sex ratio* particulier de cette quête sans limite, il est difficile de ne pas songer au caractère consubstantiellement inatteignable des normes qui s'exercent sur le corps féminin, et qui sont loin de se réduire, contrairement à ce qu'on croit trop souvent, à une simple « norme de minceur portée par les mannequins »¹⁸.

On peut soutenir en outre que ces normes sont encore plus accusées en direction des jeunes filles, et que l'adolescence joue de ce point de vue un rôle tout à fait spécifique. Tout d'abord, il faut noter que les variations corporelles de classe se maintiennent sur la tranche d'âge adolescente : la variable qui explique le mieux les différences de poids, la probabilité de surpoids ou celle de l'obésité chez les adolescents scolarisés en classe de troisième est l'origine sociale (de Peretti, Castetbon, 2004). De même, les normes corporelles de genre sont également opérantes chez les adolescents, et l'injonction à travailler son corps, à le modifier, et à l'amaigrir, est particulièrement prégnante chez les adolescentes. De ce point de vue, la culture du groupe – culture collégienne ou lycéenne – joue même un rôle propre sur cette tranche d'âge, le « discours sur le poids » (*fat talk*) étant une dimension centrale de la sociabilité féminine adolescente (Nichter, 2000). Comme me l'a décrit avec force une lycéenne interrogée dans le cadre d'une enquête sur les pratiques alimentaires : « Au collège, tout le monde (= toutes les filles) parle de poids : faut que vous sachiez ça. Quand on va à une soirée y'a pas un moment où quelqu'un... Y'a pas une soirée où on parle pas de ça. »

On peut enfin faire l'hypothèse d'une prégnance plus forte de la norme féminine de transformation corporelle à l'adolescence qu'à d'autres moments du cycle de vie féminin. L'adolescence est en effet socialement construite comme un âge corporel où la modification est

18. Gremillion, 2003, pp. 56-57.

possible – alors qu’il existerait une « licence » plus grande et une probabilité plus importante du renoncement à la transformation au fur et à mesure de l’avancée dans le cycle de vie, les injonctions à la transformation étant concurrencées par des représentations de la prise de poids « normale » (avec les années, les grossesses, etc.). En regard, l’adolescence, voire l’enfance sont aujourd’hui construites comme des périodes de la vie où le front alimentaire et corporel peut et doit être travaillé – qu’on songe par exemple aux actions de prévention de l’obésité –, établissant ainsi une norme, mais également une définition de la possibilité du remodelage corporel à cet âge. L’effet d’âge peut donc renforcer les dispositions, de classe ou de genre, à se « prendre en main » et à la transformation corporelle. Les patientes anorexiques, telles que l’épidémiologie continue à les définir, se recrutent donc préférentiellement au croisement de trois variables (la classe, le genre, et l’âge) renforçant chacune un rapport particulier au corps qui entre en profonde résonance avec les pratiques et les représentations anorexiques.

LES CONSTRUCTIONS SOCIALES DE LA MODIFICATION DES CORPS

Les deux sens des « variations corporelles », qui ont été distingués pour commencer, sont en fait liés entre eux puisque l’un des principes centraux de variations (que ce soit selon les classes, les genres ou les âges) dans les rapports au corps concerne la façon dont est perçue et pratiquée sa « variation » individuelle, c’est-à-dire sa transformation. On peut de plus, et pour finir, avancer que les pratiques et les représentations anorexiques s’inscrivent dans des représentations plus globales, au niveau de la société tout entière, de la modification corporelle, et qu’elles manifestent plus précisément deux figures sociales apparemment opposées du corps.

Les deux corps du corps

On peut en effet soutenir que les représentations du corps se diffractent aujourd’hui sous deux formes : un corps mou, un corps dur. Le corps mou, c’est celui, modifiable quasi à l’infini, que nous proposent bien des professionnels, des essayistes, des idéologues et des publicitaires : un

corps profondément mou de ses potentialités multiples et de sa réversibilité, de son immatérialité de projet. Les industries du corps et de l'apparence, depuis les retoucheurs les plus légers à la chirurgie esthétique, portent aux nues ce type de représentations du corps dont la malléabilité est leur fond de commerce. Mais un deuxième corps du corps se superpose au premier : un corps qui résiste au changement, qui possède ses dynamiques propres, et dont les hystérésis internes peuvent tourner à l'engrenage et au piège. C'est par exemple le corps sur lequel butent des politiques de santé publique contre l'obésité, le tabagisme, ou encore l'alcoolisme, dont le volontarisme affiché ne s'accompagne pas moins d'un fatalisme sous-jacent quant à la pente des comportements corporels trop enracinés pour être renversés¹⁹.

Ces deux corps du corps renvoient également à deux manières distinctes de l'envisager sociologiquement. Pour une première sociologie du corps, il s'agit d'en étudier la labilité et les transformations pour les mettre en rapport avec les réquisits d'une identité « moderne » qui se définit justement par sa variabilité²⁰. À l'opposé, d'autres sociologies (en termes de « techniques du corps » chez M. Mauss²¹, ou d'habitus chez P. Bourdieu²²) font de l'incorporation précoce d'une dynamique corporelle propre, qui par la suite s'actualise sans pouvoir vraiment être modifiée, le cœur des phénomènes corporels et même plus largement sociaux. À nouveau, c'est donc un corps mou et un corps dur qui s'opposent, par sociologies interposées.

Il ne s'agit toutefois pas de s'en tenir à cette opposition trop tranchée. Il peut en effet être heuristique – c'est en tout cas l'optique que j'ai retenue pour élaborer mon approche sociologique de l'anorexie –, d'interroger ces sociologies l'une à partir de l'autre. On peut notamment poser les questions du versant « mou » à l'intérieur d'un cadre « dur », et, tout en s'inscrivant dans une sociologie de l'incorporation, y introduire plus systématiquement la question de la modification et de la transformation corporelles : à quelles conditions sont-elles possibles, dans

19. Sur ces analyses, voir Darmon, Détrez, 2004.

20. Voir par exemple la notion de « projet corporel » chez Shilling, 1993.

21. Mauss, 1924, pp. 363-386.

22. Bourdieu, 1997, chapitre 4, pp. 155-193.

la mesure où les phénomènes corporels peuvent précisément être marqués, plus que d'autres, du sceau de l'hystérésis et des réversibilités problématiques ? De plus, l'articulation entre corps dur et corps mou ne répond pas seulement à des exigences théoriques ou méthodologiques. On peut en effet avancer que l'anorexie s'inscrit elle-même dans ces deux représentations et usages du corps, qu'elle se niche dans la rencontre entre corps dur et corps mou et qu'elle la manifeste de façon particulièrement aiguë.

L'anorexie entre « corps dur » et « corps mou »

L'anorexie témoigne en effet d'autant plus de la prégnance de l'idéologie du corps transformable « à volonté » qu'elle se concentre, comme on l'a vu, au confluent des groupes sociaux où les injonctions à la modification sont les plus accusées. Mais l'anorexie met également en scène le piège constitué par l'hystérésis corporelle et les dynamiques internes du corps, sa capacité à « persévérer dans son être » et à continuer sur la lancée de ce qui s'est inscrit en lui.

Du côté du corps mou, on peut rappeler tout ce qui, lors de la carrière anorexique, manifeste que d'apparentes « données » corporelles peuvent être le résultat d'un *travail*. Par exemple, un travail sur les sensations somatiques et leurs perceptions (s'habituer à coder comme positives les sensations liées au ventre vide et comme négatives et désagréables celles de la réplétion digestive) ; ou bien un travail sur les goûts et les dégoûts sportifs ou alimentaires visant à se forger des habitudes et à inscrire la règle diététique dans le corps : « Comme j'ai pas pu passer, évidemment, de “ manger normalement ” à “ complètement m'arrêter de manger, quasiment ”, donc ce que je faisais pendant une période c'est que je mangeais au goûter, au goûter je mangeais vraiment beaucoup... je buvais du lait, je mangeais des gâteaux, et comme ça le soir j'avais pas faim [...]. Et puis après le goûter c'était plus une fois par jour, c'était tous les deux jours ou tous les trois jours... [...]. (Certains aliments) j'allais en manger beaucoup pour en être dégoûtée... Comme ça après j'étais sûre d'être dégoûtée (par ces aliments)... “ Comme ça au moins j'en mangerai plus ”. Donc c'est comme ça que j'ai fini par aimer de moins en moins de choses, puisque je m'en dégoûtais [...]. Je voulais

volontairement m'écœurer, pour plus manger, pour me couper l'appétit je faisais en sorte d'être écœurée par quelque chose. » Il s'agit en définitive de tout un travail de transformation qui s'exerce sur la matière corporelle apparemment la plus biologique et profonde, et en révèle de ce fait les multiples constructions sociales.

Manifestations de la malléabilité corporelle, la carrière anorexique et ses déterminants sociaux n'en révèlent pas moins également la figure du corps « dur », la force des dynamiques et des hystérésis corporelles. Au fur et à mesure du travail accompli pour le modifier, c'est bien un corps anorexique qui est constitué et qui va jouer comme force d'entraînement indépendante et interne à continuer dans cette carrière. La pratique anorexique « fait » le corps anorexique, qui lui-même contribue à « faire » la carrière. Cette pente corporelle, parfois décrite comme un « piège » par les patientes interviewées, apparaît notamment lors des efforts, individuels ou institutionnels, destinés à donner un coup d'arrêt à la carrière anorexique. Ils révèlent que se sont progressivement mis en place ce que l'on peut nommer des « dispositions anorexiques » – en empruntant le terme de « disposition » aux sociologies de P. Bourdieu (1979) ou de B. Lahire (2002) – : à la fois des catégories de perception de la situation et des matrices d'actions, des principes incorporés sous forme de tendances qui, en l'occurrence, poussent à maintenir l'engagement dans la carrière. Les expressions employées par les patientes pour décrire ce moment de la « perte de contrôle » dans la carrière ne sont donc pas analysables seulement comme l'invocation d'une causalité biologique ou comme une manière de se défausser de toute responsabilité individuelle dans le maintien de l'engagement dans la carrière anorexique. Le « c'était parti (ou « reparti ») », le « c'est plus fort que moi » – phrase symbole de l'effet de l'habitus chez P. Bourdieu –, les « réflexes » anorexiques, le « pli qui est pris », « l'estomac rétréci », le fait « de ne plus sentir le goût des aliments, on sent seulement la calorie quand on les mange », le registre particulier de langage dans lequel puisent ces descriptions, et notamment l'emploi qu'elles font de métaphores corporelles, désignent également la force des dispositions incorporées.

Manifestation de la puissance des injonctions au corps « mou », l'anorexie révèle donc également les facettes de la « dureté » corporelle. Dans mon optique cependant, il ne s'agit pas d'analyser ces penchants ou cette pente corporels comme ressortissant d'une causalité purement biologique ou psychologique. Ils constituent plutôt la marque que la pratique grave dans le corps, la façon dont toute pratique répétée produit des effets de socialisation au sens sociologique du terme, c'est-à-dire de construction de l'individuel par le social, bref du pouvoir que possède la pratique, on l'a dit, de *faire* le corps, ce qui pose évidemment la question de sa capacité à le *défaire*. La dureté du corps anorexique semble adresser une fin de non-recevoir aux exigences thérapeutiques de transformations portées cette fois par le milieu médical et soignant. Mais puisque ce corps a une histoire, l'histoire des pratiques qui l'ont constitué comme tel, il manifeste dans sa dureté même le pouvoir de la pratique de le modifier à nouveau : ce que l'histoire a fait, l'histoire peut aussi le défaire.

BIBLIOGRAPHIE

- BODIER M. (1995). Le corps change, son image aussi. *INSEE Première*, 356 : 1-4.
- BOLTANSKI L. (1971). Les usages sociaux du corps. *Annales E.S.C.*, 26 : 205-233.
- BOURDIEU P. (1979). *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- BOURDIEU P. (1997). *Méditations pascaliennes*. Paris : Seuil.
- BRUMBERG J. J. (1988). *Fasting Girls*. Cambridge : Harvard University Press.
- CORBIN A. (1978). *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle*. Paris : Flammarion, 1982.
- DARMON M. (2003). *Devenir anorexique. Une approche sociologique*. Paris : La Découverte.
- DARMON M., DÉTRETZ C. (2004). Corps et société. Problèmes politiques et sociaux. *La Documentation française*, 907 : 5-10.
- GREMILLION H. (2003). *Feeding Anorexia. Gender and Power at a Treatment Center*. Durham : Duke University Press.
- GRIGNON C., GRIGNON CH. (1980). Styles d'alimentation et goûts populaires. *Revue Française de Sociologie*, 21 : 531-569.
- KNIBIEHLER Y. (1991). Corps et cœurs. In : G. Duby, M. Perrot (Éds.), *Histoire des femmes en Occident. T. 4*, Paris : Plon, pp. 351-387.
- LAHIRE B. (2002). *Portraits sociologiques. Dispositions et variations individuelles*. Paris : Nathan.

- LECLERC A., FASSIN D., GRANDJEAN H., KAMINSKI M., LANG T. (2000). *Les inégalités sociales de santé*. Paris : La Découverte/INSERM.
- MACSWEEN M. (1993). *Anorexic Bodies. A Feminist and sociological perspective on Anorexia Nervosa*. London : Routledge.
- MAUSS M. (1924). Les techniques du corps. In : *Sociologie et anthropologie*. Paris : PUF, 1993, pp. 363-386.
- NICHTER M. (2000). *Fat Talk. What girls and their parents say about dieting*. Cambridge : Harvard University Press.
- PERETTI DE CH., CASTETBON K. (2004). Surpoids et obésité chez les adolescents scolarisés en classe de troisième. *Etudes et résultats*, 283 : 1-8.
- PERRON PH. (1984). *Le travail des apparences. Le corps féminin, XVIII^e-XIX^e siècle*. Paris : Seuil.
- SCHWARTZ O. (1990). *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*. Paris : PUF.
- SHILLING C. (1993). *The Body and Social Theory*. London : Sage.
- VEBLEN T. (1899). *Théorie de la classe de loisir*. Paris : Gallimard, 1970.

Muriel Darmon
Groupe de Recherche sur la Socialisation
Université Lumière Lyon 2
Bâtiment K
5, av. Pierre Mendès France
CP11
69676 Bron Cedex, France